



**Dalia
Grinkevičiūtė**

Prisonnière de l'île
glacée de Trofimovsk

Mémoires d'une déportée
dans les camps sibériens

éditions du
ROCHER

PRISONNIÈRE DE L'ÎLE GLACÉE DE TROFIMOVSK

Dalia Grinkevičiūtė

Prisonnière de l'île glacée de Trofimovsk

Traduit du lituanien par Jūratė Terleckaitė

Mémoires d'une déportée
dans l'enfer des camps sibériens

Préface
de Vladas Terleckas

éditions du
ROCHER

La traduction de ce livre a reçu le soutien
de l'Institut lituanien de la culture



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés.

© Aber der Himmel - grandios

MSB Matthes & Seitz Berlin 2014

All rights reserved by and controlled through

MSB Matthes & Seitz Berlin

Verlagsgesellschaft mbH

Pour la présente édition en langue française traduite du lituanien
par Jūratė Terleckaitė (*Dalia Grinkevičiūtė, Lietuviai prie Laptevų
jųros, Atsiminimai, miniatiūros, laiškai*, sudarė A. Šulskytė,
Vilnius, Lietuvos rašytojų sąjungos leidykla, 1997) :

©2017, Groupe Elidia

Éditions du Rocher

28, rue Comte Félix Gastaldi – BP 521 – 98015 Monaco.

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08495-4

EAN pdf : 9782268094649

PRÉFACE

Le témoignage véridique de celle qui triompha de la mort au royaume de la glace

Dalia Grinkevičiūtė (1927-1987) fit partie de ces 14 600 Litوانيens qui, dans la nuit du 14 juin 1941, sur ordre de Staline – « l’ami de tous les peuples » – furent arrachés brutalement à leur foyer par des *tchékistes*¹ armés, et emmenés en wagons à bestiaux vers les régions les plus reculées de l’URSS. Cette déportation massive de paysans, employés, professeurs et intellectuels – tous innocents – dura une semaine. Sans pitié pour les nouveau-nés, les enfants, les vieillards et les malades, cette déportation fut ressentie comme un choc brutal, tant par les déportés eux-mêmes que par les Litوانيens restés en Lituanie, semant chez ces derniers tourmente, angoisse et ressentiment contre l’occupant. Les déportés devaient se préparer en moins d’une heure pour ce voyage vers l’inconnu, avec permission

1. Appellation populaire des agents de la *Tchéka*, forme abrégée de « Commission extraordinaire pan-russe pour la répression de la contre-révolution et du sabotage ». Police politique créée le 20 décembre 1917, sous l’autorité de Félix Dzerjinski pour combattre les ennemis du nouveau régime bolchevik, et rattachée en 1934 au NKVD.

de ne prendre que 100 kilos de bagages par famille. Le plus cruel était que les agents chargés des arrestations ne disaient généralement pas aux malheureux quel destin les attendait. La plupart pensaient qu'on les emmenait pour les fusiller, certains, complètement désorientés n'emportaient rien, d'autres prenaient des choses inutiles, comme, par exemple, l'auteure de ces mémoires, qui mit dans sa valise des programmes de spectacles. L'un des traumatismes qui affligea le plus les familles déportées fut d'être séparées des chefs de leurs familles. Les *tchékistes* ne leur permirent pas de leur faire leurs adieux. Il devint clair par la suite que les familles avaient été séparées pour toujours. Les derniers convois de Lituanais vers l'Union soviétique partirent le 21 juin 1941, c'est-à-dire à la veille de l'entrée en guerre de l'Allemagne contre l'URSS.

Dalia Grinkevičiūtė, alors adolescente de 14 ans, sa mère, son frère et bien d'autres de leurs compatriotes furent déportés au-delà du cercle polaire, voués à une mort quasi certaine au terme de souffrances inouïes dans les îles gelées du delta de la Léna. Sans vêtements chauds ni chaussures adaptées, logeant dans des baraquements non chauffés construits de mousse et de glace², tourmentés par la faim, le scorbut ou d'autres maladies, laissés sans soins médicaux, ils devaient travailler durement par un froid glacial (en janvier, la température moyenne était de - 40°, et pouvait même tomber jusqu'à - 55° ; en juillet, elle remontait entre 3° et 12°). La nuit polaire avait de fortes répercussions sur la santé de ces pauvres malheureux qui devaient aussi subir les humiliations, la haine et la cruauté de leurs gardiens.

2. Aucune autre baraque, à part celle où se trouvait Dalia, n'avait de briques.

Des 2 795 Litvaniens déportés sur les bords de la mer des Laptev³, 1 323 seulement sont revenus dans leur patrie après quinze années d'exil ou plus. Beaucoup de ceux qui ont enduré ces terribles épreuves racontent qu'ils n'ont survécu que parce qu'ils avaient gardé en eux foi et espérance.

S'étant enfuies des lieux de déportation en 1949, Dalia et sa mère vécurent illégalement chez des parents ou des amis, et c'est à cette époque que la jeune femme ressentit comme un devoir sacré de témoigner des souffrances, des humiliations et du désespoir de ses compatriotes. Il lui fallait faire vite : la santé de sa mère se dégradait chaque jour et à tout moment les *tchékistes* pouvaient surgir et l'arrêter. C'est dans ces circonstances qu'elle écrivit son premier manuscrit sur la déportation. Dans un style concis, avec un grand pouvoir d'évocation, elle y relate sa jeunesse volée et son exil loin de sa patrie. L'auteur sait conjuguer avec talent le récit de souvenirs récents, avec des passages ayant valeur de documentaires, tout en restituant l'authenticité des paroles qu'elle a entendues. Même si elle ne manque pas de raconter à quelle déshumanisation furent soumis les déportés – et qui dépasse toute imagination –, elle s'abstient de moraliser, de céder au pathétique ou à la colère. Elle se place au-dessus, demeure discrète, respectueuse, s'interrogeant sur les questions fondamentales liées à l'existence comme celle de savoir jusqu'où l'être humain peut reculer les limites de sa résistance pour survivre. Dans cet océan de souffrances et d'humiliations, elle est capable de se réjouir de toutes petites choses : de la générosité de compor-

3. Mer bordière de l'océan Arctique, située au nord de la Sibérie centrale; elle porte le nom des explorateurs russes Dmitri et Khariton Laptev, deux cousins qui cartographièrent ses côtes au XVIII^e siècle.

tements humains, d'un rayon de soleil dans le bref été polaire. Elle n'abandonne jamais sa foi en la bonté, en la générosité du cœur, en la noblesse de l'âme. Elle n'eut pas le temps d'achever son récit, ni de lui donner un titre⁴, mais heureusement, elle réussit en hâte à le mettre à l'abri dans un bocal et à l'enfouir sous terre. Ainsi ce témoignage unique demeura longtemps enterré... C'est ce texte originel qui est reproduit dans la première partie de ce livre.

En 1956, celle qui était condamnée à ne plus revenir fut enfin autorisée à rentrer en Lituanie. N'ayant pas retrouvé son manuscrit (il ne sera retrouvé qu'en 1991), elle recommença, à partir de 1974, la rédaction de ses souvenirs. Ici, la relation avec ce passé de cauchemar est différente : moins de développements, davantage de généralisations ou de réflexions sur le système soviétique visant la destruction physique et spirituelle de l'homme. Elle compléta ce dernier manuscrit par un récit détaillé de ses années de travail comme médecin dans une petite ville de campagne, et de toutes les intimidations qu'elle eut à subir au cours de son « lynchage civil et politique » par le KGB. Là, le style prend le ton de la plaidoirie, se charge de nombreux détails étonnants, qui nous montrent à quel point toute la vie de Dalia Grinkevičiūtė fut une lutte pour la survie et pour le triomphe de la vérité. Ce nouveau manuscrit – auquel sont ajoutés trois petits textes isolés – constitue la deuxième partie de cet ouvrage.

C'est seulement en 1979, grâce aux soins de l'académicien Andreï Sakharov, qu'un abrégé de ces souvenirs put

4. Les titres et les divisions en chapitres qui sont proposés dans cette édition ont été suggérés par les éditions précédentes.

être publié dans la revue des dissidents russes *Pamiatʹ*. La *perestroïka* ayant commencé, le récit parut en Lituanie dans une revue littéraire (1988). Les lecteurs furent bouleversés par la cruelle vérité du récit de ces souvenirs et en restèrent profondément affectés. Le livre devint un best-seller et reste la meilleure œuvre littéraire lituanienne sur les souffrances de la déportation⁶. En effet, cette expérience est ici vécue à un niveau véritablement spirituel, la force morale de l'auteure – qui s'est efforcée à tout prix de ne pas être une victime passive – et sa ferme détermination de tout faire pour survivre et retourner dans sa patrie, sa volonté de demeurer digne et maîtresse d'elle-même, sont exceptionnelles et forcent l'admiration. La devise qu'elle s'était choisie : « survivre quand tu devrais mourir, penser quand il te faudrait ne pas réfléchir » est une invitation à s'opposer, à résister.

L'historienne américaine Katherine Jolluck, dans son livre *Exile and Identity Polish Women in the Soviet Union During World War II* (University of Pittsburg Press, 2002) a montré comment des conditions de vie inhumaines ont changé l'identité d'un groupe de Polonaises et leur capacité à comprendre leur situation. Elle fait le récit de ces Polonaises qui ne parvenaient pas à accepter le travail physique qui leur était imposé, surtout les travaux nécessitant une force masculine. Elles considéraient cela comme une cynique

5. « Mémoire ».

6. Publiées en russe (1995, 2001) et en italien (Éditions Pagine, 2009), en anglais (1981, 1988, 1997, 2002), en allemand (2002, Éditions MSB Matthes & Seitz Berlin, 2014), en finnois (Éditions Absurdia, 2016) et en français (2011), ces mémoires furent aussi la source d'inspiration d'un roman de Rūta Šepetys, *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre* (Gallimard Jeunesse, 2011).

humiliation contre la nature féminine, un mépris de la différence des sexes. Dalia Grinkevičiūtė, à l'instar d'autres Lituaniennes déportées, dut travailler plus que ne le lui permettaient ses forces physiques, jusqu'à 18 heures par jour. Elle ressentait cet acharnement comme une manière supplémentaire de torturer les déportées. Les Polonaises se sentaient humiliées de devoir se laver à l'étuve sous le regard de leurs gardiens. Dalia Grinkevičiūtė, quant à elle, traite plutôt ce genre de situation avec humour, la considérant comme indissociable du destin des déportés : « Les hommes devraient se laver séparément, mais ici tout le monde est mélangé [...]. Avec ou sans vêtements, de toute façon on se sent comme des poux. » Par ailleurs, on ne peut pas rester indifférent en lisant les passages où elle décrit les scènes « d'enterrements » des morts au Goulag, lorsqu'elle relate le procès de ceux qui ont pris quelques planches pour se chauffer pendant les plus grands froids, ou encore lorsqu'elle raconte comment, dans la cave de sa maison, elle creusa secrètement une tombe pour sa mère défunte.

Mais le trait le plus important de son expérience est bien cette appréciation qu'elle portait sur les personnes partageant ses conditions de vie, n'ayant aucun *a priori* sur leur appartenance à d'autres nationalités. Elle relate les comportements humains, comme celui du docteur juif Samodourov et de son adjointe russe Frania, très respectés des Lituaniens car ils s'efforçaient de les sauver de la famine. Elle savait reconnaître la dignité dans les agissements de certains de ses compagnons d'infortune, étant pleine d'indulgence envers ceux qui oubliaient toute morale pour une bouchée de pain. On reste vraiment étonné devant la maturité spirituelle, la

force d'âme et la sérénité de cette adolescente dans cette nuit polaire.

Dalia Grinkevičiūtė n'est donc pas revenue de déportation moralement brisée. Elle n'avait pas peur de dire la vérité. Aussi apparut-elle suspecte et même dangereuse pour le régime soviétique. Elle dut vivre privée de tous ses droits, subir l'arbitraire et l'omnipotence des fonctionnaires du régime. Mais elle resta fidèle à ses principes. Elle nous transmet que l'amour pour sa patrie, la Lituanie, a été son soutien et son idéal pendant ses années de déportation et qu'il l'a aidée à ne pas perdre sa dignité. La diffusion de cette notion de patrie est nécessaire, car c'est elle qui anime notre résistance aux contrevérités, au servage, au totalitarisme.

Les victimes de 1941 ne suffirent pas, hélas, au régime stalinien. Entre 1944 et 1953, 118 000 habitants de Lituanie furent encore déportés (le pays comptait alors 2,5 millions d'habitants), 20 000 sont morts, dont 5 000 enfants. Pour la Lituanie et d'autres pays d'Europe de l'Est, la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale ne se termina pas en 1945, ce qui passa inaperçu dans les pays démocratiques occidentaux...

Vincas Vilkaitis, éminent intellectuel (diplômé de l'Université de Berlin) et ancien recteur de l'Académie d'agriculture, peu de temps avant sa mort en 1943, avait supplié Dalia d'écrire ses souvenirs : « Si l'un de vous reste en vie, il faut qu'il décrive absolument ces souffrances auxquelles nous sommes ici condamnés. » Stefan Zweig écrit avec justesse : « Un acte historique prend fin quand il devient le patrimoine des descendants. » Les récits de Dalia Grinkevičiūtė nous invitent donc à laisser entrer dans notre

mémoire les déportés de toutes les autres nations que le régime soviétique condamna à tant de souffrances. Souvenons-nous de tous ceux à qui fut retirée la possibilité de revoir jamais les paysages de leur pays, les rayons du soleil et même celle d'avoir une sépulture digne de ce nom.

Vladas Terleckas

Député au Conseil Suprême de Lituanie (1990-1992) et signataire de l'Acte de rétablissement de l'indépendance (11 mars 1990).

Professeur à l'Université de Vilnius (1967-2000),
auteur de plus de 500 ouvrages et articles scientifiques.

Notice de transcription phonétique

L'alphabet lituanien comporte 32 lettres (A, Ą, B, C, Č, D, E, Ė, È, F, G, H, I, Į, J, K, L, M, N, O, P, R, S, Š, T, U, Ų, Ū, V, Z, Ž). Toutes se prononcent comme en français à l'exception des lettres suivantes :

C : se prononce tsé (tsar, tsunami) ;

Č : se prononce tch (tchèque) ;

E : se prononce è ;

È : se prononce é ;

Ė : se prononce comme un è long ;

G : est toujours dur, comme dans « gué » ;

H : se prononce comme en allemand ou en anglais ;

I : est court ; Y et Į sont des i longs ;

J : yot se prononce comme dans « yoga » ;

S : se prononce toujours se ;

Š : se prononce ch (chèvre, chou) ;

U : se prononce ou (poule) ; Ū et Ų sont des ou longs ;

Ž : se prononce ge (girafe, jouet).